



*Lieu païen* L'Amourier éditions 2013

par Michel Ménaché (Revue *EUROPE*, N° 1015-1016, Décembre 2013)

Mohammed Bennis revendique aussi bien l'héritage de la poésie arabe conjuguant l'amour à la mystique que le renouveau de la langue arabe classique, "*acte de naissance dans l'exil*" qu'il refuse d'abandonner aux fondamentalistes: "La voix de la poésie arabe ancienne m'accompagne et me libère de toute sorte de soumission", confie-t-il à Alain Freixe dans un entretien que publie *Basilic*, gazette de l'association des amis de l'Amourier. Les cinq longs poèmes qui composent le livre, *Lieu païen* correspondent aux cinq espaces d'une quête qui s'ouvre sur le mausolée d'un mystique face à l'océan, *Canicule de la mer*, suivi de *Rocher de fièvre*; l'auteur confronte dans *Hiéroglyphes* sa mort inéluctable à celle des morts de l'ancienne Égypte, cherche son chemin, ou le perd, entre sable et musique dans *Désert au bord de la lumière*; puis achève, ou plutôt laisse en suspens sa quête, avec *Un nuage traversant le silence*.

Cette poésie associant le mythe et le chant prend la forme de l'éternel retour, "*l'écriture d'un corps en face de sa mort*", la parole poétique étant vouée à la solitude absolue. Écriture de la fragmentation qui crée un effet de chœur mystique des voix multiples du poème: "*le secret de la voix / est un de mes secrets*". Si les éclats métaphoriques ne construisent pas un sens immédiatement déchiffrable, ils tendent à l'extrême de la parole: "*que celui qui dort sous les images change comme il veut et quand il veut la solitude du soleil*". La quiétude retrouvée face aux vagues qui "*répètent l'image des peuples*", soulève l'âme du poète et libère sa contemplation métaphysique: "*Qui es-tu en ton exil / qui t'a mis visage face au portail de la mer / pour examiner le silence {...} Ô illuminés sortez de vos cellules / réveillez-vous en palmiers / environnés par les espaces / du pays de la plénitude*".

Dans le second poème, *Rocher de fièvre*, la méditation oscille entre l'intime et l'infime, entre l'ici et l'infini: "*Soudain une chose s'est effritée / tes mains reviennent d'une profondeur / qui touche le génie des ancêtres / Comment le désastre ne croit-il pas en lui*". L'obsession de la mort récurrente dans tout le recueil fulgure: "*Que mes pieds aillent entre cri et douleur / Ceci est le lit du silence / Chronique pour corbillard*".

*Hiéroglyphes* s'ouvre sur "*Tout un horizon d'argile / Et l'éternité qui pend comme une grappe...*" Le chemin de soi se faufile dans le labyrinthe des effrois et des spectres: "*Le sang obéit / à qui le fait couler / Nuage ou poussière / ou lueurs subtiles / ont tatoué sur mon épaule / des rides de rage*". Décrypter les frises "*au seuil du silence*" confère aux morts le pouvoir d'habiter le présent. La mémoire d'un passé perdu brûle: "*Des destins vêtus de leur durée / lisent le sens qui déborde des cicatrices / Cortège de solitaires / Les voies lentes se préparent / à recevoir les passagers glorieux / Elles élargissent leurs méandres.*"

*Désert au bord de la lumière* est dédié à Adonis. Mohammed Bennis joue sur la force du symbole paradoxal: "*Au commencement le sable est un pont / les pas mènent au sang de la fin / Mais point de fin pour qui élargit / la source de la soif*". Si "*aucun horizon ne dure*", le poète doute, se convainc de la vanité de toute chose, multiplie les renversements de sens mais affirme avec force: "*J'ai soif de l'étranger*". Une typographie triangulaire figure une strophe en toupie s'amenuisant jusqu'à la pointe: "*Le sable est plein de blessures, comme si, / avec une rapidité d'expert, un / sabre apposait des signes. / Comme si le pied d'une / danseuse, un anneau / à la cheville, ta / touait son / immen / sité*". À force de solitude, le poète prétend chercher l'amour où il se perd et défie avec cran le destin qu'il s'est choisi: "*je proclame ma résidence dans sa poussière*".



Un nuage traversant le silence, dernier mouvement, est composé en quatre parties. Le poète dit à la fois l'ambition et les limites de sa quête existentielle : “ *Ma main s’est détournée de moi* ” ou encore : “ *j’essaie un sens qui paralyse les doigts* ”. Le poète a le sentiment d’une épreuve dont les limites sont sans cesse perdues, repoussées : “ *Mais toi tu explores une étendue coupée en morceaux et recousue Chaque fois tu te retrouves derrière des variations dont tu examines la force {...} Mes souffles sont dispersés et j’ai la fièvre du chemin* ”.

À l’appel de la poésie, Mohammed Bennis en éveil, avec la pluralité des voix qui peuplent sa solitude fait résister, face à ceux qui la dévoient, la langue des maîtres de la poésie arabe.



*Lieu païen*, L’Amourier éditions 2013

par Yves Hughes (Gazette Basilic N°45, septembre 2013)

Livre de chair et de sable, de lèvres et de vide. Livre dont les lèvres disent la grâce d’un monde apte à se défaire, onde menaçant à tout moment de se dérober.

*Lieu païen*, une dramaturgie sensuelle de l’errance et de l’exil,

*Lieu païen*, une terre poétique de reconquêtes, de découvertes accomplies dans la scansion des mots, par la pulsion des textes. Le dessin des vers assemblés.

*Canicule de la mer* : simultanément se perçoivent la chaleur intense et la fraîcheur de l’eau, dans cet oxymore fondateur, se met en place une écriture qui efface toutes les catégories établies. Chaque élément subit une permanente métamorphose et le contenu de chaque mot se doit d’envahir l’espace du mot voisin, de le contaminer de sa coloration pour qu’émerge une splendeur précairement installée.

*Mon corps  
toi qui habites le jardin de l’hôte  
parle-moi Quelle est cette barque  
Elle emporte la moitié d’un soleil  
Elle s’élargit pour faire place aux morts  
Ici on fabrique du sang  
entre un destin que les mots cachent  
et des astres qui gardent la mémoire des ténèbres.*

Le monde, comme le “Je”, connaissent une menace permanente de disparition. Tout peut être gommé à tout instant, les contours et le cœur, les artères et les veines qui courent sous les dunes.

*Je rendrai hommage au creux  
qui sculpte la danse*

Il convient donc d’entrer dans le corridor des contraires. Là où les doigts font résonner les mots comme s’ils étaient frappés sur un oud. Les saveurs dès lors prennent corps, *et la douceur des grains sautille*. Le texte devient ainsi musique qui se dessine sur la page, comme une clepsydre disant le temps qui passe, révélant physiquement l’urgence à mettre en œuvre pour lutter contre l’érosion. Les pierres se font fêtes, et les mots deviennent fruits.



C'est de lutte qu'il s'agit, pour un ancrage dans le corps, pour un ancrage du corps dans la vie qui fuit. C'est d'espoir qu'il s'agit, et il prend forme en ces lieux dont la splendeur est païenne.

Que vivent donc les sens, que s'épanouissent les peuples qui passent en nous, que chaque vague de la mer soit un mort qui revient.

Par-delà les temps, la poésie de Mohammed Bennis rétablit la magie des temps.

